

1940 (mars-avril)

Luis GARRIDO

*La traversée de l'Espagne, à pied, pour arriver...
au camp de Gurs
Témoignage sur mon père Albino Garrido*

Témoignages publiés dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 111 (juin 2008), p. 11 et 12 ; n° 118 (mars 2010), p. 7 et 8 ; et n°126 (mars 2012), p. 9 à 11.

Nouveau témoignage publié dans le n° 143, juin 2016, p. 3-7

*On trouvera l'ensemble des souvenir d'Albino Garrido dans **Une longue marche. De la répression franquiste aux camps français**. Privat, Villematier, 2012, 255 p.*

1- Témoignage de Luis Garrido-Orozco, fils d'Albino.

*Un témoignage inédit sur Albino Garrido,
« aviateur » interné au camp du 22 mars au 17 avril 1940*

Des camps franquistes à ceux du midi de la France.

Mon père, Albino Garrido Sanjuan, a été interné au camp de Gurs le 22 mars 1940, en fin de journée. Il venait de franchir, avec trois autres camarades, évadés comme lui du camp de concentration franquiste de Castuera, dans la province de Badajoz, la frontière française à Urdos. Ils étaient parvenus au terme de leur long et dangereux périple après 79 jours de marche à travers l'Espagne avec, pour seuls guides, un petit manuel de géographie et l'étoile polaire.

Après avoir été pris en charge à la gendarmerie ils furent reconduits près de la frontière, puis interrogés par un officier qui commandait un détachement, semble t-il, de réservistes, chargé de surveiller la zone. Cet officier, qui parlait convenablement l'espagnol⁽¹⁾, comprit qu'il n'avait pas affaire à des évadés de droit commun, mais bien à des Républicains espagnols qui fuyaient le franquisme. Il leur expliqua que, dans l'après-midi, ils seraient conduits au camp de Gurs où on déciderait de leur sort et leur laissa entendre qu'ils pourraient soit intégrer des unités combattantes (Légion étrangère ou Bataillons de marche), soit rejoindre les Compagnies de travailleurs étrangers et travailler en France.



Albino Garrido en 1942

A Gurs, ils furent à nouveau interrogés par des officiers qui se montrèrent quelque peu incrédules devant leur récit, tant il leur paraissait impossible qu'ils aient pu rallier la frontière française après s'être évadés de Castuera. Les propos qu'ils leur tinrent furent plus catégoriques. Ils leur dirent à peu près ceci : soit vous vous engagez dans la Légion étrangère ou dans les Bataillons de marche, soit nous vous renvoyons en Espagne. Le lendemain tous les quatre passèrent une visite médicale. José Maria Tarifa Trinidad et Fulgencio Morcillo Pulido durent s'engager dans la Légion étrangère. Silverio Naveso Marrupe, qui présentait des séquelles de blessures de la guerre d'Espagne, et mon père, pour des problèmes de vision, échappèrent à cet engagement d'office.

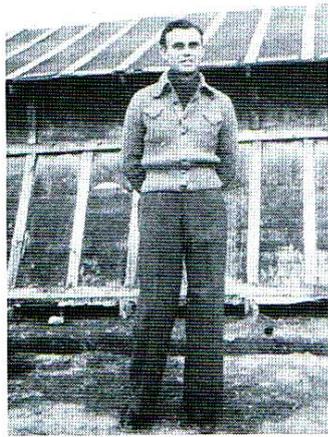
A Gurs, mon père a côtoyé un certain nombre de pilotes des FARE (Forces Aériennes de la République Espagnole), ainsi que d'anciens brigadistes originaires de pays de l'Europe de l'Est. Parmi ces aviateurs se trouvaient Antonio Briz Martínez, pilote de Polikarpov I-15, les fameux Chatos, et Isaac Casillas Vallín, qui lui pilotait les chasseurs Polikarpov I-16, Los Moscas. Antonio, originaire de Valence, ancien étudiant en médecine, avait suivi les cours de pilote à Esbly, près de Meaux. Isaac, quant à lui, avait reçu sa formation à Kirovabad ; il faisait partie de la 3ème promotion qui fut formée en URSS, à partir de décembre 1937. Mon père se souvient également d'autres pilotes : Julio Lloveras Calvo, Luis Sirvent Cerillo, Laureano Sapiña Martín, Ignacio Cabezón Fernández...

Le séjour de mon père à Gurs se termina le 17 avril 1940, date à laquelle il fut transféré avec Silverio Naveso, tous les pilotes précédemment cités et d'autres dont il a oublié le nom, au camp d'Argelès-sur-Mer⁽²⁾.

Luis Garrido

(1) Mon père apprendra plus tard que cet officier était un ancien des Brigades internationales et qu'ensuite il participa à un mouvement de résistance en Bretagne.

(2) Les archives départementales des Pyrénées-Orientales gardent la trace de l'arrivée au camp d'Argelès d'Antonio Briz Martínez et d'Isaac Casillas Vallín. Le 20 ou le 21 avril 1940, ils quitteront Argelès, où le maire de Lunel Viel, M. Antoine Jullian, s'était déplacé pour « récupérer » de la main d'œuvre. Ils furent employés dans cette petite commune de l'Hérault comme ouvriers agricoles.



Isaac Casillas Vallín



Antonio Briz Martínez

2- Les photos d'Albino Garrido

[**Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 118 (mars 2010), p. 7 et 8.]

Mon père a été interné environ trois semaines au camp de Gurs (du 22 mars au 17 avril 1940).

Soldats républicains vaincus, lui et cinq de ses camarades, s'étaient évadés du camp de concentration franquiste de Castuera, dans la province de Badajoz. Quatre d'entre eux avaient réussi à atteindre la frontière française à Urdos. Au terme d'une longue et périlleuse marche de soixante-dix-neuf jours, à travers l'Espagne, ce 22 mars 1940, ils étaient enfin arrivés en France.

Cette terre d'accueil, qui leur semblait aussi lointaine qu'inaccessible et qui, pour eux, représentait la liberté, ils pouvaient enfin la fouler...

D'Urdos ils furent acheminés à Gurs...

D'un camp à l'autre. La III^{ème} République, la III^{ème} République de la "non intervention", interne ces quatre malheureux rescapés du système concentrationnaire franquiste. Certes à Gurs les conditions de détention sont beaucoup moins sévères qu'à Castuera, mais la privation de liberté et les barbelés sont toujours présents.



Avec des camarades brigadistes (Gurs, 1940)

A Gurs, mon père côtoie des aviateurs, des membres des Brigades internationales, ainsi que des ressortissants basques. Parmi les pilotes il se souvient des noms de Luis Sirvent Cerillo, Antonio Briz Martínez, Julio Lloveras Calvo, Laureano Martín Sapiña, Ignacio Cabezón, il se souvient également de "*El Peque*", un jeune basque espagnol dont il a gardé une photographie.



El Peque (Gurs, 1940)

Deux des compagnons d'évasion de mon père, Fulgencio Morcillo Pulido et José Tarifa Trinidad, se verront dans l'obligation de s'enrôler dans la Légion Etrangère. Mon père et le quatrième fugitif, Silverio Naveso Marrupe, auront la chance de réchapper de cette nouvelle épreuve. Le 17 avril 1940, ils seront transférés, dans un groupe de 96 républicains espagnols¹ à l'îlot spécial du camp d'Argelès-sur-Mer.

¹D'après les données recueillies aux archives départementales des Pyrénées Orientales. En réalité ce convoi concernera plus de 96 personnes. En effet certains de ceux qui furent transférés et qui n'apparaissent pas dans la liste, ont des fiches individuelles où est noté qu'ils ont été internés à Argelès le 17 avril 1940.

Luis Garrido

3- Témoignage d'Albino Garrido, extrait de l'ouvrage *Une longue marche. De la répression franquiste aux camps français.*



« Nous étions le 22 mars 1940. Notre odyssee, commencée le 4 janvier, date à laquelle nous nous étions évadés du camp, de concentration de Castuera, prenait fin. Soixante-dix-neuf jours et soixante-dix-neuf nuits d'errance, marqués par la faim, le froid, les poux qui nous pompaient le sang et dont nous ne pouvions pas nous débarrasser malgré les épouillages réguliers. Depuis presque un an, je portais les mêmes habits, qui s'étaient pratiquement transformés en haillons.

Notre aventure prenait fin après avoir traversé tant de régions inconnues, où le danger était, présent, à chacun de nos pas. Nous étions arrivés en France, mais sans nos deux camarades, qui malheureusement n'avaient pu atteindre le but : Miguel, qui nous avait quittés pour, sans doute, rejoindre sa famille, et notre camarade d'Estrémadure, pris par la Garde civile et sans doute assassiné par elle dans les *Montes Universales*.

Nous étions le 22 mars et ce printemps 1940 qui s'annonçait était, pour nous qui venions de réchapper à l'univers franquiste, porteur de beaucoup d'espérances ; mais nous étions loin de nous douter de ce que, les uns et les autres, nous allions être obligés d'affronter dans les mois et les années à venir.

La frontière franchie, nous avons continué sur une route goudronnée. En début de matinée, nous avons croisé, un gendarme de très haute taille. Il s'adressa à nous, en français. Nous lui répondîmes en espagnol. Il ne nous comprenait pas. Nous ne comprenions pas davantage ses propos. Physiquement, nous étions assez diminués, mais notre moral n'était pas entamé. Nous lui disions que les armées françaises et britanniques allaient mettre fin au régime nazi qui avait aidé Franco à nous vaincre, nous républicains, en Espagne. Nous lui parlions du général Gamelin, chef de l'armée française, et d'autres aspects de ce conflit qui s'était déclenché alors que nous étions, prisonniers à Castuera et dont, grâce à la presse franquiste qui de temps en temps nous était distribuée, nous avions eu connaissance par bribes. Tout en devisant ainsi sans nous comprendre, il nous conduisit à la gendarmerie d'Urdo. Les gendarmes nous accueillirent très correctement. En guise de cadeau de bienvenue, ils portèrent du pain blanc et des sardines en boîte. Je me souviens qu'il s'agissait de sardines portugaises. Depuis le temps que nous n'avions pas mangé de pain, celui-ci fut particulièrement bienvenu, et ceci d'autant plus que nous pouvions nous restaurer sans crainte de ce qui pouvait survenir d'un instant à l'autre, comme lorsque nous nous trouvions de l'autre côté de la frontière. Désormais, nous nous sentions en sécurité.



*Albino Garrido à Royan
en 1944*

Quelques instants plus tard, un groupe de militaires se présenta à la gendarmerie. Celui qui commandait ce détachement nous fit comprendre que nous devions les accompagner à la frontière. Nous répondions que nous ne voulions pas revenir à la frontière. Nous redoutions qu'ils ne nous remettent aux autorités franquistes. Par geste, il nous expliqua que nous n'étions pas rentrés en France en passant par la route, mais en venant de la montagne. Nous en déduisîmes que ces hommes devaient être affectés à la surveillance de la frontière et qu'ils ne souhaitaient que nous déclarions que, tout naturellement, nous étions passés par la route, mettant ainsi en évidence leur manque d'attention. Peut-être craignaient-ils que leurs supérieurs les sanctionnent.

Finalement, ils nous conduisirent à la frontière. Un officier nous reçut de façon extrêmement courtoise. Il s'exprimait dans un espagnol très correct. Après un bref interrogatoire, il comprit que nous étions bien des républicains espagnols. Il nous dit : « Vous allez manger avec les soldats français. Après le repas, je vous interrogerai plus amplement. » Par leur accueil et leur comportement, les soldats nous manifestèrent leur sympathie. Ils nous disaient, ou plutôt nous faisaient comprendre par signes « mangez, fumez, buvez », ce qui d'ailleurs était facile à saisir. Pour nous, après avoir tant souffert de privations et nous être trouvés continuellement exposés au danger depuis de nombreux mois, ces moments étaient extraordinaires.

Le repas terminé, l'interrogatoire reprit, toujours en espagnol. Cet officier était particulièrement avenant. Il connaissait bien l'Espagne. Il nous posa de nombreuses questions sur nos conditions d'internement à Castuera, sur notre évasion et notre long périple à travers l'Espagne pour arriver jusqu'à Urdos. L'interrogatoire terminé, il nous dit : « Cet après-midi, vous allez être conduits au camp de concentration de Gurs. Ce camp est situé près de la frontière, non loin d'Oloron-Sainte-Marie. Vous avez la possibilité de travailler en France ou bien d'intégrer des unités combattantes, dans la Légion étrangère ou les bataillons de marche, mais on ne peut pas vous, y contraindre. »

Au camp de Gurs, les officiers très galonnés devant lesquels on nous conduisit se montrèrent extrêmement surpris par le récit de notre évasion réussie qui, de Cotuera, nous avait menée jusqu'à Urdos. Ils semblaient fortement douter qu'en plein hiver nous soyons parvenus jusqu'en France, depuis l'Estrémadure. Leur discours ne correspondait pas vraiment à celui de l'officier qui nous avait interrogés quelques heures plus tôt, à la frontière. Sans détours, ils nous dirent à peu près ceci : « Vous avez trois solutions, la Légion étrangère, les régiments de marche des volontaires étrangers et le retour en Espagne. » Pour nous, le retour en Espagne équivalait à nous mettre face à un peloton d'exécution.

On nous conduisit devant un médecin militaire, qui nous examina les uns après les autres. A l'issue de cet examen, Jose Maria Tarifa-Trinidad et Fulgencio Morcillo-Pulido durent signer leur engagement dans la Légion étrangère. Silverio Navesco-Marrupe fut déclaré inapte, il portait, les stigmates de graves blessures infligées durant la guerre d'Espagne. Moi aussi, je fus considéré inapte. Je compris très clairement le mot qui est très proche du terme espagnol correspondant. Une de mes pupilles oculaires était, beaucoup plus petite que la normale. Ce détail, a priori insignifiant, me sauva de la Légion étrangère. (...).

Malgré les menaces d'expulsion vers l'Espagne qui nous avaient été faites, aussi bien Silverio que moi-même restâmes au camp, de Gurs. Dans ce camp de concentration, les conditions d'existence n'étaient pas très bonnes. Malgré tout, elles étaient notablement meilleures et sans commune mesure avec celles que nous avons connues à Castuera. Nous n'avons pas subi de mauvais traitements et l'alimentation était meilleure que dans le camp franquiste.

A Gurs, les internés se divisaient en trois groupes : les Basques, les membres de brigades internationales et des militaires des forces aériennes de la République espagnole.

Dès mon arrivée, j'écrivis une lettre à ma famille pour la rassurer sur mon sort et pour lui expliquer où je me trouvais. Je mis également à profit mon bref séjour à Gurs pour faire bouillir mes habits. Ainsi, je pus en finir avec les poux qui, pendant si longtemps, avaient été mes fidèles mais très peu désirés compagnons.

Parmi les détenus que j'ai côtoyés à ce moment-là, je me souviens tout particu-



▲ Fulgencio Morcillo Pulido, compagnon d'évasion de mon père. Interné à Gurs le 22 mars 1940, il fut avec José María Tarifa Trinidad dans l'obligation de s'engager, le 10 avril 1940, dans la Légion étrangère pour une durée de cinq ans (coll. Ange Morcillo).

lièrement d'Antonio Briz, avec qui je suis resté en contact depuis ce temps, et d'Isaac Casillas, tous deux pilotes de chasse. Je restai très peu de temps à Gurs (jusqu'au 17 avril. NDLR). On nous conduisit à la gare d'Oloron-Sainte-Marie d'où nous partîmes en direction d'Argelès-sur-Mer. Une fois arrivés, on nous interna dans un îlot spécial du camp. Dans le camp d'Argelès, les baraquements étaient en assez mauvais état. Tous les jours, les gendarmes nous conduisaient au camp des femmes, où nous étions, employés à la mise en place des piquets et des fils de fer barbelés pour renforcer les clôtures.

A Argelès, je restai encore moins de temps qu'à Gurs, tout au plus quelques jours. Un soir, à mon retour à l'îlot des femmes, je trouvais devant l'îlot spécial un ca-

mion dans lequel avaient pris place certains de mes camarades, la plupart pilotes qui, quelques jours auparavant, avaient été transférés avec moi de Gurs. Je leur demandai si je faisais partie de la liste de ceux qui visiblement allaient quitter Argelès pour travailler à l'extérieur. Ils me répondirent que non. Je pris rapidement ma décision. Je rentrai précipitamment dans ma barque pour récupérer ma couverture - c'était le seul bien que je possédais - et sans perdre un instant je montai dans le camion. Les gendarmes comptèrent et recomptèrent. Le civil qui était avec eux, et qui visiblement était venu à Argelès pour chercher de la main d'œuvre, était dubitatif. A l'évidence, dans le camion, il y avait un passager de trop. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient mais finalement ils durent arriver à la conclusion qu'un de plus ou un de moins, cela n'avait que peu d'importance. C'est donc dans ces conditions que je quittai le camp de concentration d'Argelès-sur-Mer sans savoir, comme mes camarades, quelle était notre destination.

Nous avons roulé quelques dizaines de kilomètres. La nuit était déjà tombée lorsque nous nous sommes arrêtés, sans doute à proximité de Narbonne. Je ne sais pas exactement où nous nous trouvions, car aucun d'entre nous ne connaissait la région. Par contre, je me souviens que le casse-croûte qui nous fut distribué était composé de pain et de saucisson, le tour arrosé d'eau fraîche. Nous l'avons mangé de bon appétit. Le conducteur s'est reposé, puis nous avons repris la route. Un peu avant l'aube, nous sommes arrivés à destination. Nous nous trouvions à Lunel-Vieil, petit village viticole de l'Hérault, situé près de la route qui relie Montpellier et Nîmes, et distant de quatre kilomètres de Lunel. »

A Lunel-Vieil, Albino Garrido est employé à la taille des vignes. Il s'enfuit du village début juin, rejoint Marseille où il tente de se cacher. Mais il est arrêté et enfermé pendant une semaine dans la prison d'Aix-en-Provence. Il est libéré le 22 août. Il décide alors d'accepter son incorporation dans des GTE du midi de la France.

GROUPEMENT N° 4 GROUPE N° 803

FICHE D'IDENTITÉ
DE
TRAVAILLEURS ÉTRANGERS

Nom : *Albino Garrido*
Prénoms : *Albino*
Date et lieu de naissance : *10-9-41 - Madrid*
Nationalité : *Espagnol*
Profession : *Cultivateur*
Personne à prévenir en cas d'urgence :

SIGNALEMENT :

Taille : *1.67* Yeux : *noir*
Cheveux : *noir* Nez : *droit*
Moustache : Teint : *brun*

Timbre du Groupe : Signature du Chef de Groupe : *[Signature]*

Le porteur de ce passeport devra toujours être porteur de cette fiche. S'il est appelé à voyager isolément, il sera porteur d'un ordre de déplacement à viser par la Gendarmerie à l'arrivée.

4- Trois autres pilotes de chasse internés au camp de Gurs

Texte de Luis Garrido

Photos familiales de Jesús Galindo Sánchez, fils de Miguel, qui nous a autorisés à les reproduire.

Lorsque, fin février 1939, le lieutenant pilote Miguel Galindo Saura est interné au camp de Gurs, il laisse derrière lui un premier pan de sa vie que la guerre d'Espagne a fortement marqué.

Né le 23 février 1916 à Torre Pacheco, dans la province de Murcie, il s'engage dans l'aviation en 1934. Resté fidèle à la République, il participe au début de la guerre comme mitrailleur-bombardier sur le front de Grenade.

Fin 1936 il fait partie de l'expédition d'une cinquantaine d'élèves pilotes qui suit une formation à l'école de pilotage Hanriot à Bourges. A l'issue de cette formation, il retourne en Espagne et vole sur un chasseur biplan de fabrication soviétique le Polikarpov I-15, connu en Espagne sous le nom de "Chato". Au cours d'une mission son avion, le CC-028, est abattu, le 21 août 1937 au "Puerto del Escudo", aux confins des provinces de Burgos et de Cantabrie. Miguel Galindo est porté disparu et l'état-major républicain le donne pour mort. En réalité il survit à ses graves blessures mais, fait prisonnier, il connaîtra pendant de longs mois les prisons franquistes.



Miguel Galindo Saura en uniforme de pilote (1936)

En janvier 1939 il est échangé, à Hendaye, contre un pilote nationaliste, Julio Salvador Díaz Benjumea, qui était détenu par les forces républicaines. Il retourne alors en Catalogne pour poursuivre le combat. En février 1939 il arrive en France étant parmi les derniers à passer la frontière lors de l'exode de la Retirada.

C'est dans ces circonstances que, comme de nombreux pilotes républicains, il est interné au camp de Gurs. On peut le voir certainement peu de temps après son arrivée

photographié, avec sa veste de pilote, devant les baraquements si caractéristiques du camp, visage émacié et apparence lasse.



Miguel Galindo Saura au camp der Gurs (1939)

Deux de ses camarades pilotes, Vicente Villar Cortés et Juan Riera, qui ainsi qu'en atteste un autre cliché se trouvaient encore à Gurs en mai 1940, ont gardé le contact avec Miguel et lui dédicacent cette photographie.



Vicente Villar Cortés à Gurs (1939)



Vicente Villar Cortez et Juan Riera à Gurs (1940)

En effet, depuis le 20 janvier 1940 Miguel Galindo n'est plus à Gurs. Il a été incorporé à la 185ème Compagnie de Travailleurs Etrangers et transféré à Savenay, en Loire-Inférieure (aujourd'hui Loire-Atlantique) pour être mise à disposition du Corps Expéditionnaire Britannique. La 185ème CTE devient ainsi la 185th Spanish Labour Company intégrée au 4ème Groupe de l'Auxiliary Military Pioneer Corp¹.

Le 22 juin 1940 les forces allemandes occupent Savenay et les prestataires de la 185ème CTE sont faits prisonniers. Quelques jours plus tard ils seront transférés de Saint-Nazaire à Irun pour être remis aux autorités de Madrid. Miguel Galindo, comme ses camarades d'infortune, connaîtra à nouveau l'enfer des camps franquistes. Il ne retrouvera la liberté définitive qu'en mai 1957.

Luis Garrido

¹ *J'ai trouvé dans Google books quelques extraits du livre de Daniel Arasa Los españoles de Churchill, où est évoquée cette 185ème CTE. Arasa a recueilli le témoignage d'un républicain espagnol selon lequel une commission britannique se serait déplacée à Gurs pour les recruter. Je ne dispose pas d'autre information à ce sujet.*

Ces documents nous renseignent sur plusieurs faits mal connus de l'histoire de l'armée républicaine espagnole, que nous tenons à souligner :

- d'abord, la formation des pilotes de guerre espagnols en France, à Bourges. Cette réalité, qui montre que la non-intervention de la France aux côtés de l'Armée républicaine espagnole s'est accompagnée de multiples exceptions, est rarement mentionnée.

- ensuite, l'échange d'Hendaye, entre un pilote nationaliste et un pilote républicain, en l'occurrence Miguel Galindo. Un tel fait est rarissime pendant la guerre civile ; aucune autre tractation similaire ne semble avoir jamais été mentionnée.

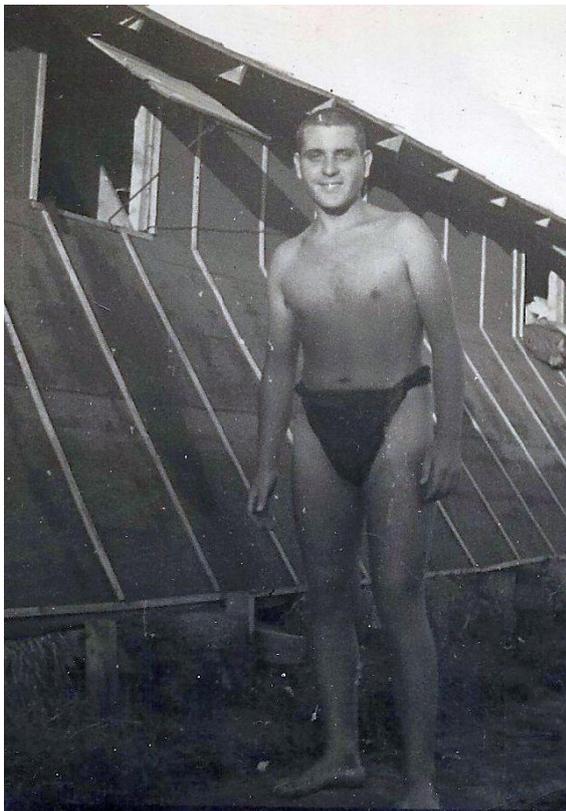
- enfin, la présence de deux aviateurs républicains à Gurs, après le 10 mai 1940, à une époque où il est habituellement affirmé que tous les combattants républicains espagnols et brigadistes ont tous quitté le camp, soit pour les CTE, soit pour les bataillons de marche, soit pour

d'autres camps plus répressifs, comme celui du Vernet d'Ariège. Là encore, il s'agit d'une étonnante exception à laquelle nous ne pouvons apporter aucune explication.

5- Une photo inédite de l'aviateur Antonio Briz Martínez

Antonio Briz Martínez, lieutenant aviateur, fut interné à Gurs pendant plus d'un an, du printemps 1939 au printemps 1940. Il put y côtoyer Albino Garrido et ce dernier, qui fut son ami, en parle à plusieurs reprises dans son témoignage.

Luis est parvenu à retrouver Antoinette, la fille d'Antonio Briz, qui réside à Lille. Au cours de leur rencontre, Antoinette lui a parlé de documents familiaux qu'elle a conservés précieusement, parmi lesquels quelques photos de son père à Gurs. L'une d'elle, que nous publions ci-dessous, montre Antonio Briz Martínez posant, souriant, en petite tenue, devant l'une des baraques de l'îlot M. Elle est datée de juin 1939.



Antonio Briz Martínez à Gurs (juin 1939)

Cette photo doit être décryptée car, considérée au premier degré, elle donne l'impression que Gurs n'était qu'un aimable camp pour vacanciers. En réalité, il s'agit bien pour Antonio Briz d'affirmer que, au-delà de sa bonne santé et de son élégante musculature, l'internement n'a rien détruit de sa détermination. Vaincu, exilé, éloigné de sa famille et de sa patrie, il préfère afficher son sourire plutôt que de se montrer en situation de souffrance et d'infériorité. A sa façon, il se pose en résistant sûr de lui, que l'internement ne parviendra pas à briser.